



DU MONDE

Les anges, les ombres, la forêt

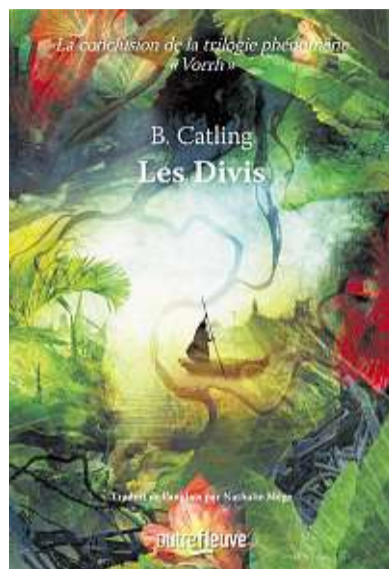
Les Divis
de Brian Catling

Traduit de l'anglais par Nathalie Mège,
Fleuve Éditions, Paris, 2022, 400 pages, 24,90 euros.

L'ARTISTE britannique Brian Catling, récemment disparu à près de 74 ans, était peintre, sculpteur, performeur, poète. En 2012, il livrait la première partie d'une trilogie appelée à faire sensation : *Vorrh*. Avec le troisième volume du cycle, *Les Divis* (2018), qui vient d'être traduit (1), se termine une saga de *dark fantasy* saluée avec enthousiasme par l'écrivain de science-fiction Michael Moorcock comme par Alan Moore, l'auteur de *V pour Vendetta*. Pour Moore, qui préface le premier volume, l'œuvre est comme « un organisme immatériel tentaculaire qui imprègnera le lecteur de ses graines et de ses spores, débouchant sur un repeuplement important de nos imaginaires »...

Si *Les Divis* résout la plupart des énigmes éparpillées dans les volumes antérieurs, il permet surtout d'explorer plus avant l'étrange monde sylvestre dans lequel se sont développés *Vorrh* et ses suites. Dans une Afrique en pleine colonisation s'étend une forêt difficilement pénétrable, matrice des hommes des premiers temps et peuplée de monstres. À côté d'elle, fixée comme une tique sur le dos d'un chien, se trouve une ville, Essenswald. Une ville européenne, remontée à l'identique. En y envoyant une armée de zombies bûcherons, Essenswald tente d'exploiter la forêt. Mais, alors que de nombreux ouvriers disparaissent, d'étranges créatures, les « ancêtres », refont surface. Ce sont des anges déchus, torturés par la culpabilité de ne pas avoir réussi à protéger l'arbre de la connaissance, dont Adam a goûté le fruit. Ils se sont mêlés aux bois et transformés en êtres symbiotiques. S'il est le plus étonnant, la forêt n'est pas le seul univers arpenté par Catling. Le roman parfois s'en échappe pour l'Allemagne et un Londres mystique dans les brumes victoriennes.

On pense bien sûr à Joseph Conrad et au long tunnel de jungle que remonte Marlow dans *Au cœur des ténèbres*.



Mais Catling est trop effervescent pour se laisser cannibaliser par une référence, et il les multiplie : on voit passer en *guest-stars*, inspireurs, complices, frères en imaginaire, le poète et peintre visionnaire William Blake, Eadweard Muybridge, célèbre pour ses décompositions photographiques du mouvement, et l'écrivain Raymond Roussel, devenu ici « le Français », et auquel le nom *Vorrh*, emprunté à ses *Impressions d'Afrique*, rend hommage. Mais ces affinités revendiquées ne font que renforcer la singularité du monde que Catling laisse se développer, proliférer, jouer. La forêt de *Vorrh* plonge au cœur des mythes, remonte à des temps pré-édéniques. L'histoire se diffracte en quantité de personnages saisissants, loufoques, intenses « romanesques ». L'écriture, aussi touffue parfois que les mystères qu'elle dépeint, refuse les règles de la narration facile et préfère naviguer entre l'allusion, la multiplication des points de vue, l'inattendu... Critique du colonialisme, dénonciation des horreurs du XX^e siècle, réflexion sur l'écologie, chemin vers un étrange éveil : *Vorrh* ne saurait se réduire à l'un des éléments qui la composent. Comme dans les ombres inquiétantes de ses massifs serrés, il est bon de s'y perdre. Pour citer à nouveau Moore, un connaisseur, Catling à sa façon somptueuse et ludique est un « chaman ».

HUBERT PROLONGEAU.

(1) Les deux premiers tomes, *Vorrh*, Fleuve Éditions, 2019 (Pocket, 2022), *Les Ancêtres*, Fleuve Éditions, 2021, sont également traduits par Nathalie Mège.

ARTS

Photographie hors cadre

QUEL regard porta l'avant-garde photographique sur l'empire colonial français de l'entre-deux-guerres ? Pour y répondre, l'exposition « Décadrement colonial » (1) explore les fonds photographiques du Musée national d'art moderne. En particulier la collection Bouqueret : sept mille photos prises entre 1920 et 1940 par cent vingt photographes. Les sujets colonisés ne pouvant témoigner de leur sort, l'essai se focalise sur les photographes, militants (Simone Caby-Dumas) et écrivains anticoloniaux (Michel Leiris, Jacques Viot...). Au premier rang, les surréalistes, qui conspuent l'Exposition coloniale de 1931 à Vincennes. Si le tract *Ne visitez pas l'Exposition coloniale* est une archive iconique, le singulier reportage (en trois photos seulement) réalisé par Man Ray l'est beaucoup moins, à la mesure de son décalage transgressif, l'une des photos présentant un sexe de femme en prise avec un sèche-cheveux électrique. Métaphore visuelle d'une modernité intrusive ? Ou d'une féminité réduite à sa seule sexualité ? Une image aussi obscène pour certains que, pour d'autres, les portraits de colonisés assujettis aux seuls regards des commanditaires : sujets primitifs pour les institutions, érotisés pour les revues de charme...

C'est à ce qu'on appellera la colonisation de l'imaginaire que va s'affronter une mouvance avant-gardiste italienne. Lutter contre le modèle consumériste américain et son adjuvant culturel, le pop art productiviste, qui dans ces années 1960 influencent la société italienne en butte à de graves crises sociales, tel est le défi de l'arte povera, aussi sommaire dans les matériaux qu'il choisit d'employer (cartons, déchets...) que simple et radical dans ses formes d'expression (happenings, théâtre de rue...), élevées au rang de manifeste social et politique. L'exposition et le livre qui lui est consacré, *Renverser ses yeux* (2), explorent les relations que ce courant nourrit avec la photographie, le film et la vidéo. Médiuns peu analysés, leurs rôles ne se cantonnent pourtant pas à l'enregistrement servile d'une action éphémère – l'œuvre en train de se faire – préférée à la chose finie, souvent considérée par l'arte povera comme soumise aux attentes du marché. Partie intégrante des pratiques artistiques, l'image et ses multiples représentations, décortiquées, analysées, vont au contraire remettre en cause jusqu'aux statuts de l'œuvre et de l'artiste, l'aura et son geste – l'unicité sapée par l'œil froid d'un Photomaton ou par la reproduction via la photocopieuse.

Une photographie sans photographe mais aussi sans matérialité, depuis l'avènement du numérique, circule, *data* liquides, jusqu'à nos écrans. Mais alors « à quoi le terme même de photographie renvoie-t-il aujourd'hui », questionne Michel Poivert, professeur d'histoire de l'art et l'un des plus fins analystes de nos modernités photographiques (3) ? La photographie se serait-elle dissoute dans ces « abstractions constitutives », ces visuels ubiquistes qui ont moins besoin de supports que de rapports, ainsi qu'en témoignent les réseaux sociaux ? Au fil des témoignages glanés auprès de cent trente artistes internationaux, l'auteur dégage de ces multiples et très singulières pratiques artistiques une préoccupation commune : celle de « rematérialiser » l'image. Comme si sa physicalité

et les contraintes matérielles qui lui sont associées étaient le plus sûr moyen d'accrocher un nouvel imaginaire.

PHILIPPE PATAUD CÉLÉRIER.

(1) Exposition au Centre Pompidou, jusqu'au 27 février 2023. Catalogue : Damarice Amao (sous la dir. de), *Décadrement colonial*, Textuel - MNAM/Centre Pompidou, Paris, 2022, 192 pages, 45 euros.

(2) Exposition au Jeu de Paume et au BAL (Paris) jusqu'au 29 janvier 2023. Catalogue : Giuliano Sergio et Elena Volpato, *Renverser ses yeux. Autour de l'arte povera, 1960-1975*, Atelier EXB - Jeu de Paume - BAL - Triennale Milano, Paris, 2022, 420 pages, 55 euros.

(3) Michel Poivert, *Contre-culture dans la photographie contemporaine*, Textuel, 2022, 304 pages, 59 euros.

LIVRE ILLUSTRÉ

Emboîtement de vertiges

ÉTRANGE destin que celui de ce livre, seule œuvre fantastique d'un auteur qui se spécialisera ensuite avec succès dans le roman sentimental et qui influença aussi bien Howard Phillips Lovecraft que Marion Zimmer Bradley, avant de devenir une référence du genre : la série *True Detective* par exemple y fait allusion à de nombreuses reprises (1). Recueil de nouvelles, il tourne autour d'une mystérieuse pièce de théâtre, *Le Roi en jaune*, et d'un être maléfique qui porte le même nom. Folie, malédiction, mystères de l'au-delà rôdent dans des histoires où l'on ne sait plus tout à fait où finit la raison et où commence la folie. Ce classique paru en 1895 connut sa première édition française intégrale en 2007 (éditions Malpertuis), qui sera reprise par le Livre de poche en 2014 grâce à la diffusion de *True Detective*. C'est ce texte que réédite la jeune maison d'édition Callidor, spécialisée dans l'exploration de la fantasy des origines, qui l'a fait illustrer par un dessinateur paraguayen, Samuel Araya, lauréat en 2015 du World Fantasy Award. Ses planches pleine page évoluent dans l'étrangeté poétique du récit en un accompagnement impeccablement gothique et



décadent : squelettes ombrés, figures de femmes diaphanes, ambiance symboliste. Un ensemble vibrant d'un esprit « fin de siècle », à l'ombre d'Edgar Allan Poe et d'Ambrose Bierce.

H. P.

(1) Robert W. Chambers, *Le Roi en jaune*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Thill, illustrations de Samuel Araya, Callidor, Paris, 2022, 291 pages, 35 euros.

BIOGRAPHIE

RIEN QU'UNE VIE. – Sonia Dayan-Herzbrun
Maisonneuve & Larose, Paris,
2022, 267 pages, 18 euros.

Préfacée par Souleymane Bachir Diagne, cette autobiographie d'une universitaire militante est un document humain, intellectuel et politique. Professeure émérite en sociologie politique et études féministes à l'université Paris-Cité, Sonia Dayan-Herzbrun est un personnage inclassable. Elle raconte dans ce livre non seulement sa vie personnelle, mais aussi ses engagements théoriques et sociopolitiques, qui la conduisent de Ferdinand Lassalle à Theodor W. Adorno, de Hannah Arendt à Frantz Fanon, et de Maxime Rodinson à Edward Said, dont elle était une amie proche. Éduquée dans la culture juive d'Europe centrale, cachée pendant la guerre par un réseau de résistants des Cévennes – animé par un pasteur héritier de la tradition des camisards –, elle va s'engager activement, dès 1982, pour la cause du peuple palestinien et contre l'islamophobie en France. Dans ses écrits elle se réclame à la fois du marxisme – « même si Marx ne répond pas à toutes nos questions » – et de la décolonisation des savoirs. L'entrecroisement de tous les fils de ses intérêts militants et scientifiques « laisse apparaître le dessin d'un tapis »...

MICHAEL LÖWY

README.TXT. Mémoires. – Chelsea Manning
Fayard, Paris, 2022, 315 pages, 22 euros.

Une vie hors normes. Celle de l'une des plus grandes lanceuses d'alerte de notre époque. De l'Oklahoma, où elle grandit auprès de parents alcooliques, violents et dépressifs, à Chicago, où elle couche dans sa voiture et fréquente le quartier gay, en passant par le Pays de Galles, où elle suit sa mère suicidaire, cette geek trouve son exutoire dans l'informatique. Elle apprend « en faisant des conneries, en piratant ». À 20 ans, pour tenter de plaire à son père, celle qui s'appelle encore Bradley s'engage dans l'armée comme analyste du renseignement. Vient l'Irak, avec les crimes de guerre, les images insoutenables de massacres de civils. L'abîme qui sépare ce que croit l'Américain moyen sur cette guerre et sa réalité la révolte. Elle décide de tout révéler en passant par WikiLeaks et provoque une des plus grosses fuites de l'histoire des États-Unis. Rapidement identifiée, elle connaît la prison, la torture, l'isolement et tente de se suicider à plusieurs reprises. Et en filigrane, depuis l'enfance, la « vérité simple et fondamentale » de sa dysphorie de genre, qui provoque une souffrance semblant surpasser toutes celles qu'on lui fait subir : elle est trans et elle s'appelle Chelsea.

MERIEU LARIBI

IDÉES

D'ERVING GOFFMAN. Une œuvre performée? – Yves Winkin

MkF Éditions, Paris,
2022, 189 pages, 20 euros.

D'Erving Goffman (1922-1982), on sait peu de choses. Le sociologue était discret, pour ne pas dire secret. Rien ou presque ne filtrait sur lui en dehors de ses apparitions contrastées dans le milieu universitaire. Il contrôlait tout, de son image aux impressions qu'il cherchait à produire sur ses contemporains – jusqu'à ses rares photos. C'était en phase avec son approche dramaturgique de la vie sociale. Sur scène, il se jouait des codes, livrait ses analyses pince-sans-rire sur la théâtralité des rites d'interaction, en décrivant l'absurdité, la violence aussi – que l'on songe à *Asiles* (1961). Yves Winkin, professeur de sciences de l'information et de la communication, revient sur la carrière d'un homme qui refusait d'être biographié. Il montre comment Goffman « met son œuvre en pratique dans sa vie ». Il ausculte les faits et gestes de l'auteur de *Stigmate* selon une approche goffmanienne des « performances » qu'accomplissait « Goff » en société. Le récit est saisissant, incarné, ponctué d'anecdotes truculentes. Reste ce sentiment d'étrangeté que suscite encore cette sociologie des cadres de l'expérience sociale, à la fois très personnelle et universelle.

ARNAUD SAINT-MARTIN

LE JUSTE ET LE BIEN. Essais de philosophie morale et politique. – Jules Vuillemin

Agone, Marseille, 2022, 319 pages, 25 euros.

Ce recueil d'essais publiés entre 1971 et 1999 présente un pan méconnu de l'œuvre du philosophe Jules Vuillemin (1920-2001), renommé pour ses travaux consacrés à la logique et à la philosophie des mathématiques. Dans ces textes, qui prennent pour point de départ des figures de l'histoire de la philosophie morale (René Descartes, Emmanuel Kant, John Rawls...), il met en œuvre la méthode qui est selon lui constitutive de la philosophie : dégager le caractère systématique de telle prise de position pour la considérer comme une option philosophique, associée à un certain nombre d'enjeux et de conséquences. Rendant raison de la diversité des perspectives morales, Vuillemin ne renonce cependant pas à les discuter et à les hiérarchiser. Il défend ainsi l'intuitionnisme moral, qui revendique la notion de devoir (contre le scepticisme), mais l'associe à la liberté plutôt que, comme le réalisme, à des valeurs transcendantes. La force de Vuillemin est de proposer une discussion analytique de ces questions tout en les associant à des enjeux réels (la division du travail, la lutte des classes, etc.).

GUILAUME FONDU

QUESTIONS BRÛLANTES. – Margaret Atwood

Robert Laffont, Paris,
2022, 480 pages, 22,90 euros.

Connue mondialement depuis le succès de la série adaptée de son roman *The Handmaid's Tale* (*La Servante écarlate*), la Canadienne Margaret Atwood publie ici son troisième recueil d'articles et autres essais. Après *Second Words* (1982) et *Moving Targets* (2004), *Burning Questions*, le premier à être intégralement traduit en français, rassemble des conférences et des tribunes réalisées entre 2004 et 2021. Elle évoque ses lectures, ses propres créations, mais aussi le 11-Septembre, la crise financière et la crise écologique, les premières « années Trump », ou encore le mouvement #MeToo. C'est à propos des combats féministes actuels que sa position était le plus attendue, après sa tribune controversée parue en 2018 (« Suis-je une mauvaise féministe ? ») et reproduite ici. Si elle revendique toujours la méfiance envers une vengeance contre le masculin qui ne serait que dérivée de « sorcières », Atwood propose dans ce recueil des textes qui mêlent la grande histoire occidentale et les urgences du monde à venir, afin de définir les bases d'un monde nouveau. Ce dernier, elle l'a imaginé dans quelques-uns de ses romans. Elle dit ici comment et pourquoi.

HUBERT ARTUS

SOCIÉTÉ

LETTRES DE NON-MOTIVATION. – Julien Prévieux

1 001 Nuits, Paris,
2022, 200 pages, 5 euros.

Lorsque ces *Lettres* sont publiées en 2007, Julien Prévieux fait mouche. Étudiant aux beaux-arts de Grenoble dans les années 2000, il cherche un stage en alternance. Autrement dit, il entreprend le parcours du combattant qui consiste à trouver un emploi, et doit donc « se vendre ». Une expérience connue de beaucoup, qu'il va consigner dans un ouvrage plein d'amertume et d'humour que n'aurait pas renié Alfred Jarry. Il adresse ainsi à toutes sortes d'entreprises plus de mille lettres où la lucidité le dispute à l'absurde : « Je n'ai pas saisi le rapport de cause à effet entre une envie de réussir apparemment débordante et un salaire si réduit » ; « Je préférerais ne pas être ponctuel » ; « Le travail n'est pas une partie de rigolade » ; « Arrêtez de nous harceler avec des slogans ineptes et des métiers inexistantes ». Le plus étonnant est qu'il recevra des réponses, la plupart du temps toutes faites, parfois personnelles et incroyables, l'ensemble révélant la dialectique des rapports d'exploitation. Accueillies par un grand succès public, ces lettres ont été adaptées au théâtre, exposées, et sont aujourd'hui republiées dans une édition accessible à tous.

MARINA DA SILVA